

CHAPITRE VII

Événements d'Europe. — Sadowa (3 juillet 1866). — Arrivée de l'Impératrice Charlotte à Saint-Nazaire (8 août). — Arrivée à Paris. — Napoléon III malade. — Entrevue de Saint-Cloud (11 août). — Refus opposés par Napoléon III aux demandes de l'Impératrice Charlotte. — Départ de Paris (22 août). — Le maréchal Randon au maréchal Bazaine. — Lettre de Napoléon III (29 août). — L'Impératrice Charlotte à Miramar. — Voyage à Rome. — Entrevue avec le Pape. — La folie se déclare. — Le comte de Flandres ramène sa sœur à Trieste.

Tandis que la situation s'assombrissait ainsi au Mexique, des événements, dont le contre-coup devait violemment réagir contre le jeune empire d'outre-mer, s'accomplissaient en Europe.

La querelle longtemps pendante entre la Prusse et l'Autriche éclatait enfin : la guerre était déclarée entre ces deux nations jadis unies dans ce faisceau de peuples groupés sous le nom d'Allemagne. Mais la Prusse, plus prévoyante et sentant qu'il faut diviser pour vaincre, s'était assuré le concours de l'Italie.

Celle-ci, entraînée par l'espoir d'une récompense,

accepta le rôle, ingrat, mais plus à sa portée, de recevoir les coups et d'être battue ; elle le fut consciencieusement sur terre et sur mer, à Custoza et à Lissa. Toutefois elle avait retenu ainsi une flotte entière et cent vingt mille hommes, dont l'absence sur le champ de bataille de Sadowa donna la victoire à la Prusse (3 juillet).

On sait ce qui s'ensuivit : la Vénétie cédée à la France à charge de la remettre à l'Italie, l'hégémonie en Allemagne passant à la Prusse.

Notre ennemie séculaire, l'Autriche, était abattue, mais nous ne gagnions rien au change, puisque nous avions maintenant à redouter une jeune ennemie, la Prusse.

C'était là le sentiment général. Le parti militaire en France cria bien haut que c'était nous, bien plus que les Autrichiens, qui avions été battus à Sadowa, et l'opposition, toujours heureuse de trouver des griefs contre le gouvernement impérial, ne se fit pas faute de le répéter. Et le pays, qui écoute volontiers ce qu'on lui crie sur tous les tons, ne tarda pas à le croire.

Ce n'était point entièrement faux, mais ce n'était point entièrement exact. On n'est jamais battu par procuration, surtout lorsqu'on n'a pas donné de procuration, et la preuve c'est qu'il fallut recommencer l'expérience en 1870.

Si nous n'avions pas été battus en 1866, nous étions du moins, depuis cette époque, d'autant plus menacés que nous nous l'imaginions davantage. Dans ces conditions, l'expédition du Mexique, qui avait été un embar-

ras pour la politique impériale, risquait de devenir un péril pour la nation. Il n'était pas prudent à la France, au moment où elle pouvait avoir besoin de la totalité de ses forces en Europe, de maintenir deux divisions, une partie de sa flotte, et tout un état-major de généraux, d'amiraux et d'officiers de valeur dans des parages lointains, occupés à une besogne stérile.

Napoléon III devait donc se maintenir dans les termes de sa lettre du 30 janvier 1866. Il en résultait que si la mission de l'Impératrice Charlotte avait à l'origine bien peu de chances de réussir, elle n'en avait plus aucune aujourd'hui.

La malheureuse femme était partie de Mexico et de Vera-Cruz ignorant encore les événements accomplis en Europe.

Accompagnée de M. Martin Castillo, ministre des Affaires étrangères, du comte del Valle, grand chambellan, de M. Neri del Bario, chambellan, du comte de Bombelles, grand écuyer, d'un médecin et de M^{me} Neri del Bario, dame du Palais, elle s'était embarquée sur l'*Impératrice-Eugénie*, après les incidents racontés plus haut. M. Léonce Détroyat, lieutenant de vaisseau, détaché pendant deux ans au service de Maximilien, et rappelé par son gouvernement, avait été autorisé à voyager avec elle.

La traversée fut des plus pénibles. L'Impératrice se montra d'une humeur sombre et taciturne qui frappa tous ceux qui l'approchèrent. On juge de l'effet que produisit sur elle la nouvelle du triomphe de la Prusse qu'elle apprit en débarquant à Saint-Nazaire, le

8 août. Néanmoins, elle ne se découragea pas complètement, et songea à tenter, auprès de Napoléon III, la dernière chance de salut qui restât à elle et à son mari. Elle partit le 9 de Nantes pour Paris.

Une série d'incidents malheureux, insignifiants en eux-mêmes, aggravèrent encore les dispositions sombres de son humeur. On arrive de Nantes soit par la gare d'Orléans, soit par la gare Montparnasse : c'est à cette dernière gare que le train l'amena. Or le général Vaubert de Genlis, M. de Cossé-Brissac, écuyer de l'Empereur, et les officiers désignés pour servir de cortège, par suite d'un malentendu, s'étaient rendus à la gare d'Orléans.

Ne trouvant personne, ne voyant aucune voiture de la Cour, l'Impératrice Charlotte dut se contenter d'un simple fiacre pour gagner les logements qui lui avaient été préparés. A ce sujet encore, elle éprouva une vive déception : elle s'attendait à être conduite aux Tuileries, on la mena simplement au Grand-Hôtel. Ce furent là des froissements qui lui furent particulièrement douloureux.

Un malentendu d'autre sorte avait laissé ignorer à Napoléon III que l'arrivée de Charlotte fût si proche. Une dépêche du préfet de la Loire-Inférieure avertit inopinément le ministre de l'Intérieur que l'Impératrice du Mexique venait de débarquer et se rendait à Paris. Au milieu des graves préoccupations du moment, c'était à la fois une complication et un ennui de plus.

L'Impératrice Eugénie, désireuse d'effacer autant qu'il était en elle les premières impressions fâcheuses,

se rendit, dès le 10, au Grand-Hôtel et s'efforça par son amabilité et la grâce qui lui était naturelle de les dissiper. L'entretien ne pouvait porter sur la question politique, cependant l'Impératrice Charlotte se plaignit du Maréchal Bazaine, « trop occupé, dit-elle, de sa jeune femme ».

Le Commandant en chef était devenu le grand ennemi, nous en pouvons donner une preuve irrécusable.

C'est une note confidentielle adressée au Maréchal par M. de la Noue, son officier d'ordonnance, alors que celui-ci venait de partir vers le nord (juillet 1866) :

Maury (directeur de la police) est venu me trouver aujourd'hui pour compléter les renseignements qu'il avait commencé à me donner hier. Il m'a supplié de ne compromettre son nom ni dans mes dépêches, ni dans mes télégrammes, afin de ne pas lui faire perdre le moyen d'être informé¹. Il prétend tenir de Tindal (colonel commandant la gendarmerie), qui a besoin de lui pour son organisation, et est par suite expansif, les renseignements suivants :

Tindal a déjeuné l'autre jour en particulier avec l'Empereur à Chapultepec, et là on lui aurait dit que le câble transatlantique allait fournir à l'Impératrice Charlotte un document signé Maximilien, Osmont et Friant, par lequel elle pourrait prouver au gouvernement français que la situation peut être sauvée, et qu'on répond de le faire. On lui aurait ajouté (et Tindal s'en réjouissait parce qu'il n'aime pas Votre Excellence), que demande était faite pour que Votre Excellence fût remplacée immédiatement.

Maury prétend que cette demande aurait été appuyée par

1. En effet, dans la dépêche, tous les noms propres sont écrits en chiffres.

les deux ministres. J'aurais volontiers cru la chose possible pour l'un d'eux, mais me refuse encore à croire qu'il en soit de même pour le second.

L'Empereur aurait encore confié à Tindal qu'il engageait l'Impératrice à se servir énergiquement des documents qu'elle a emportés contre Votre Excellence, et il lui aurait ajouté que ces documents étaient terribles, car quelques-uns avaient rapport à de l'argent.

Votre Excellence peut penser que ce dernier détail a fait rire de pitié mon interlocuteur autant que moi. N'est-ce pas en effet étourdissant de voir des gens nés sur les marches du trône s'abaisser à inventer de pareilles calomnies ?...

Le câble transatlantique ne fournit cependant rien de semblable à ce qui était annoncé, et pour cause. L'impératrice Charlotte n'avait, d'ailleurs, aucun besoin d'être excitée à attaquer et à dénigrer le commandant en chef. Ne pouvant se plaindre de Napoléon III à Napoléon III, elle tenta d'atteindre le but qu'elle se proposait, en rejetant tout sur le Maréchal.

Aussitôt arrivée, elle chercha à voir l'Empereur des Français ; mais celui-ci était alors au palais de Saint-Cloud, malade, et retenu à la chambre, depuis le 6 août. On a su depuis la grave maladie dont il subissait les premières atteintes, et cette réclusion n'était point un prétexte pour éviter une entrevue.

Sans doute, Napoléon III ne tenait guère à recevoir l'Impératrice Charlotte. Il savait par avance que le but de sa mission était de lui demander des hommes et de l'argent, et les circonstances intérieures aussi bien que la politique extérieure lui interdisaient tous nouveaux sacrifices pour une cause perdue. Il n'aurait

donc que des refus à opposer à ses sollicitations, et il eût assurément préféré se décharger de ce soin pénible sur M. Rouher. Mais l'Impératrice du Mexique ne l'entendait point ainsi : elle voulut voir Napoléon III, et elle le vit.

C'est le 14 août, au palais de Saint-Cloud, que cette entrevue eut lieu. Que se passa-t-il entre les deux interlocuteurs ? Il est facile de le deviner : d'un côté, des prières, des récriminations et peut-être même quelques violences de langage ; de l'autre, une obstination froide et polie, des refus, et l'impassibilité de celui que sa mère, la reine Hortense, appelait « un doux entêté ». De détails précis, il n'est pas possible d'en avoir : l'entrevue se passa sans témoins ; quant aux confidents, s'il y en eut, il ont été discrets.

On sait seulement que l'entretien se prolongea pendant une heure environ, et que, lorsque l'Impératrice prit congé de Napoléon III, elle avait le visage animé, les yeux très rouges¹...

Malgré l'échec incontestable subi, et bien qu'il ne lui restât plus d'espoir, elle ne quitta point Paris immédiatement. Elle vit à diverses reprises les ministres, notamment M. Rouher, et M. Fould, ministre des Finances. On rapporte même que celui-ci, émerveillé de l'intelligence et de l'énergie de la jeune souveraine, lui aurait dit après une conversation qui n'avait pas duré moins de deux heures :

— Je demande à Votre Majesté la permission de

1. Le général Castelnau était précisément de service ce jour-là, et c'est de lui que nous tenons ce détail.

me retirer, car elle finirait par me convaincre bien au delà de ce que je dois désirer dans ma position de ministre des Finances.

Le 20 août, Napoléon III vint rendre visite à l'Impératrice au Grand-Hôtel ; il la revit le lendemain à Saint-Cloud, le surlendemain encore à Paris. Il était alors accompagné de l'Impératrice Eugénie.

Sans qu'il y eût rien de changé au fond, ces entrevues furent empreintes de plus de cordialité. Les deux Impératrices s'embrassèrent, Napoléon III baisa la main de Charlotte. On lui exprima les regrets les plus vifs des refus auxquels on était contraint. Cependant on lui promit de retarder l'embarquement des troupes françaises jusqu'à fin janvier. C'était un mince délai dont l'avantage était fort problématique pour la cause de Maximilien : mais pour lui laisser, en dépit de tout, un reste d'espoir, on sembla considérer ces conditions comme susceptibles de modifications, et l'on convint qu'elle reviendrait à Paris vers le 1^{er} octobre. A ce moment-là, on lui ferait connaître les résolutions définitives.

Malgré ces précautions et cet atermoiement simulé, l'échec était complet. Il ne lui restait qu'à quitter Paris, et à aller à Rome tenter d'accomplir l'autre mission dont elle s'était chargée auprès du Pape : l'obtention d'un concordat. Mais avant de se rendre à Rome, elle voulut retourner à Miramar, désireuse d'attendre là la réponse au courrier exprès qu'elle avait envoyé à Maximilien après son entretien de Saint-Cloud.

Elle quitta Paris le 23 août, accompagnée jusqu'à Mâcon par le général et M^{me} Almonte. La fatigue qu'elle ressentait l'obligea à des haltes nombreuses; elle s'arrêta ainsi à Mâcon, à Turin, à Milan, dans la villa du roi Léopold, sur les bords du lac de Côme. Le 27 août, elle fut reçue à la gare de Vicence par le prince Humbert, à la gare de Padoue par le roi Victor-Emmanuel. Le 29, elle arrivait à Miramar.

Quelles furent ses réflexions en revoyant ce palais quitté avec un si brillant cortège, moins de trente mois auparavant, et quel effrayant contraste entre les espérances, les illusions d'alors et la réalité d'aujourd'hui!...

La visite de l'Impératrice du Mexique, jointe aux événements militaires d'Europe, avait poussé le gouvernement français à prendre des résolutions graves. Elles furent communiquées au maréchal Bazaine dans deux lettres, l'une du 15 août, adressée par le ministre de la Guerre, l'autre du 29, et écrite par Napoléon III.

En dehors des ordres transmis au Commandant en chef, ces documents contiennent des détails sur le voyage de l'Impératrice, et prouvent qu'à ce moment les attaques portées contre lui n'avaient fait aucune impression sur l'esprit de son souverain, ni sur celui de son ministre : tout au moins, n'en laissait-on rien paraître.

Paris, 15 août 1866.

Mon cher Maréchal,

Je vous approuve fort d'avoir quitté Mexico pour vous porter au milieu des troupes dans les provinces du Nord,

afin d'être mieux placé pour vous faire une idée exacte de la situation politique et militaire du pays, et de donner à vos ordres une exécution plus immédiate....

... Quand cette lettre vous parviendra, le mouvement d'évacuation sera bien près de commencer : il est évident qu'il y aura des mesures de prudence et peut-être même de vigueur à prendre pour aller au-devant des impressions diverses que ce mouvement pourra produire dans le pays. Je ne puis rien vous prescrire à ce sujet, éloigné comme je le suis, et plein de confiance dans votre expérience, mais il me suffit de vous faire savoir que le gouvernement de l'Empereur ne se fait pas d'illusions sur les affaires du Mexique en général, et sur ce qui touche l'armée que vous commandez en particulier. Aussi regarde-t-il comme très important que vous dirigiez les mouvements de l'armée aussi longtemps que les circonstances le commandent, et, *si je dois vous faire connaître mon opinion personnelle, je crois que vous ne devez quitter le Mexique qu'avec la dernière colonne*, parce que c'est assurément celle qui sera la plus difficile à conduire au port.

L'Impératrice Charlotte est depuis quelques jours à Paris. J'ai eu l'honneur d'être mandé par Sa Majesté, et elle a bien voulu m'entretenir de la situation du Mexique à différents points de vue. L'Impératrice se montre pleine de confiance dans l'avenir de l'Empire, et l'on ne peut qu'admirer la grandeur de ses sentiments, non moins que la résolution qui l'a fait arriver en Europe pour soutenir la grande cause à laquelle elle s'est dévouée.

Mais, malheureusement, le gouvernement ne peut pas marcher à l'encontre de l'opinion publique de la France, laquelle ne doit pas se contenter toujours d'espérances qui ne se réalisent pas; voilà plus de quatre années que nous attendons le prix des efforts de tout genre que nous avons faits, et, au lieu d'en entrevoir le terme, il semblerait que nos sacrifices devraient aller en augmentant; au lieu de voir les ressources se développer, il semble qu'elles péri-

clitent de plus en plus ; au lieu de voir la tranquillité et la confiance se fonder l'une par l'autre, il semble qu'elles s'éloignent chaque jour de plus en plus. Que pourrions-nous faire de plus que ce que nous avons fait, et où nous conduirait la continuation de tant de sacrifices ? L'expérience du passé est là pour nous l'apprendre. Le gouvernement mexicain, dès le principe, n'a pas voulu comprendre qu'il devait se préparer à faire lui-même ses affaires, à asseoir son crédit, à organiser son armée. Au lieu de cela, il paraît avoir compté sur l'appui indéfini de la France, sur son trésor, sur son armée. Il y a un terme à toutes choses, et l'histoire ne manquera pas de reconnaître que l'Empereur Napoléon aura fait tout ce qui était humainement possible pour consolider l'Empire mexicain, que le dévouement, le courage et la persévérance de nos troupes avaient puissamment contribué à fonder.

L'Impératrice, entre autres observations, m'a parlé des sacrifices que le Trésor mexicain avait eu à supporter par le fait des expéditions entreprises par notre armée : ces sacrifices s'élevaient à seize millions pour le seul service des transports. Je pense bien qu'il en est de cette dépense comme de celle de dix millions qui avait été consacrée à l'expédition de Oajaca, et qui s'est trouvée réduite à 900 000 francs. Dans tous les cas, ces transports, c'est pour rendre possible ces incessantes marches dans toutes les directions qui ne suffisent pas cependant à protéger les convois, pour assurer les communications et réprimer les exactions des bandes.

Quoi qu'il en soit du profond respect avec lequel a été accueillie l'Impératrice Charlotte, et le désir bien sincère que le gouvernement de l'Empereur aurait eu de donner satisfaction aux réclamations que Sa Majesté est venue apporter de si loin, il n'a pas été possible de rien changer aux mesures arrêtées précédemment, et à celles qui vont prochainement recevoir un commencement d'exécution.....

MARÉCHAL RANDON.

Napoléon III écrivait par le courrier suivant :

Saint-Cloud, le 29 août 1866.

Mon cher Maréchal,

Le moment approche où je dois faire appel à toute votre énergie et à toute votre intelligence pour terminer, *d'une manière ou d'une autre*, les affaires du Mexique. L'arrivée à Paris de l'Impératrice Charlotte n'a pu rien changer à l'état des choses, et je lui ai déclaré franchement qu'il m'était impossible de donner au Mexique un écu ou un homme de plus.

Les questions se résument donc ainsi : ou l'Empereur Maximilien pourra se maintenir avec ses propres forces, ou s'il ne le peut pas il faudra qu'il abdique, et alors nos troupes s'embarqueront en entier pour revenir en France. Dans ce dernier cas, il faudrait, comme je vous l'ai déjà écrit, réunir à Mexico une assemblée représentant le pays et faire élire un gouvernement qui offrirait quelques chances de stabilité ; faire avec lui un traité qui reconnût toutes nos créances, et enfin tâcher, en rétablissant une République, la moins mauvaise possible, d'obtenir des garanties d'ordre et de sécurité pour nos nationaux.

Tout cela, je l'avoue, est bien difficile, mais je compte sur vous pour débarrasser la France de cette question mexicaine qui nous entraîne dans des difficultés insolubles. J'ai écrit dans ce sens à l'Empereur Maximilien, en lui déclarant que le temps des demi-mesures est passé, qu'il faut ou qu'il se soutienne de lui-même, *en n'ayant d'appui que la partie de l'armée française qui doit rester jusqu'en 1867, ou bien qu'il abdique, et alors l'armée reviendrait tout entière vers le mois de février prochain.*

J'ai pris une vive part à la joie que vous avez dû éprouver de la naissance d'un fils, et vous ne pouvez douter de l'intérêt que je porte à tout ce qui vous touche. Vous pouvez